

Parole de Clocher

Dig ding dong ! Bonjour, les frères Jacques !
 Cette cinquième volée sonnera en l'honneur du
 personnage sans doute le plus célèbre de
 Ploaré : René Théophile Hyacinthe LAENNEC
 qui donne son nom à notre rue principale, au
 square agrémenté d'une imposante statue et
 dont notre cimetière abrite la tombe.



Portrait de
René Théophile Laënnec

NAISSANCE ET ECLOSION D'UNE VOCATION

René Théophile Hyacinthe Laënnec naquit le 17 février 1781 à Quimper, et fut baptisé en l'église Saint-Matthieu, de Théophile-Marie Laënnec et de Michelle Gabrielle Félicité Guesdon.

Son père, après avoir été avocat au Parlement de Bretagne, puis lieutenant de l'Amirauté à Quimper, devint Sénéchal des Régaires (juridictions et fiefs des évêques) en 1781 et tint, jusqu'à la Révolution de 1789, le rôle de receveur des décimes du clergé.

1786 voit la disparition de sa mère décédée le lendemain de l'accouchement d'une fille morte aussitôt née. Comme la plupart des membres de la famille, elle était atteinte de cette tuberculose, qu'on appelait alors phtisie pulmonaire, et dont l'éradication sera le combat de sa vie de médecin. René Théophile n'a pas encore six ans et cette perte le marquera pour toujours. Son père, dans l'incapacité morale et matérielle de s'occuper de ses trois enfants dont il a la charge, une fillette et deux garçons, les confie à ses frères afin qu'ils veillent sur eux. Ils seront les assises de sa foi, de sa culture et de sa vocation .



Vue du clocher de saint-Herlé

Association
"Les Amis de Saint-Herlé"
2 place Paul Stéphan
29100 DOUARNENEZ
02 98 92 65 02
06 09 83 09 83
amisdesaintherle@gmail.com

Eglise Saint-Herlé

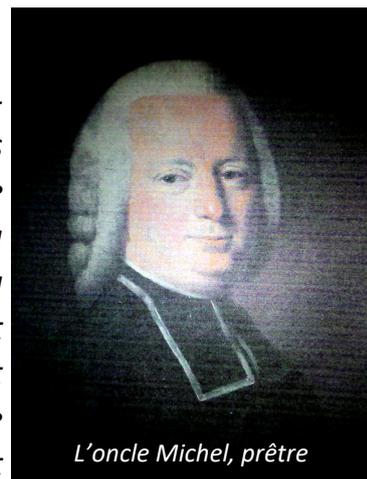
XVI^{ème} siècle

PLOARE
place Paul Stéphan
29100 DOUARNENEZ



L'oncle Michel, d'Elliant

Le prêtre, Michel-Jean Alexandre Laënnec, docteur en Sorbonne, qui l'a baptisé, lui donnera, avec son affection, toutes les bases nécessaires à sa vie de chrétien, ainsi qu'une profonde culture classique. Vivant au presbytère d'Elliant avec son oncle et au contact des paroissiens, René Théophile apprend également le breton. Hélas, le recteur fut appelé à d'autres fonctions par l'évêque de Tréguier et la garde de son neveu ne lui fut plus possible.



L'oncle Michel, prêtre

L'oncle Guillaume de Nantes

C'est « oncle Guillaume » de Nantes qui prit alors le relais.

Le docteur Guillaume Laënnec, médecin chef à l'école de Médecine de Nantes, sut donner à son neveu le désir et la force de se diriger vers des études de médecine. René Théophile avait beaucoup d'admiration pour ce médecin, estimé de tous, et beaucoup d'affection aussi pour toute sa famille qui l'entourait ; la voie ainsi montrée lui fut facile à suivre.



L'oncle Guillaume, médecin

Médecine à Paris

La décision, douloureuse, fut prise malgré tout par le conseil de famille et, en 1800. René Théophile quitta les siens pour se présenter à l'École de médecine de Paris ; il avait à peine 19 ans. Etudiant brillant, laborieux et intelligent, il fut reçu, le 11 juin 1804, docteur en Médecine, après avoir soutenu, avec le plus grand éclat, sa thèse inaugurale sur la « Doctrine d'Hippocrate appliquée à la médecine pratique », le tout en latin, qu'il concluait fièrement : « Je professe une médecine libre ».

Dans le cadre de la grande École de Médecine de Paris, il avait donc choisi son camp : celui de la « médecine d'observation », à laquelle il resta attaché toute sa vie. Sa carrière parisienne est fulgurante : en 1812, il est nommé médecin de l'hôpital Beaujon ; en 1814, il soigne les victimes de la guerre, à la Salpêtrière ; en 1816, il est nommé à Necker, où les médecins de l'Europe entière suivent sa clinique.

Le stéthoscope et l'auscultation médiate

René Théophile n'était pas un savant dont le seul but était de réaliser de glorieuses découvertes. Il était avant tout un pragmatique qui voulait « guérir ».

Mais, pour cela, il fallait « connaître » et surtout « distinguer » ce qui se passait à l'intérieur du corps, en l'occurrence ici, dans les poumons dont les maladies étaient jusque-là inguérissables. Il avait déjà constaté qu'un corps solide, un tronc d'arbre par exemple, frappé à une extrémité, transmettait fidèlement à

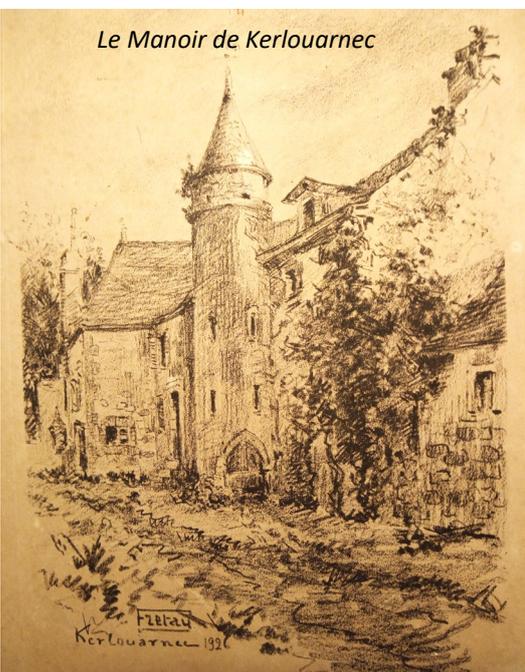
l'autre bout l'impression qu'il avait reçue. Après avoir utilisé un cahier roulé pour servir de cylindre lors d'une auscultation, il fut satisfait des résultats obtenus et créa ce qu'il appela un « stéthoscope » (du grec « poitrine » et « examiner »). Il l'améliora rapidement en façonnant un cylindre de bois percé en son centre et évasé en forme d'entonnoir.

La médecine lui doit également le développement de l'auscultation médiate par la percussion. Des progrès d'anatomo-pathologie suivirent, obtenus grâce à des autopsies précises.

1819 voit la parution de son traité de l' « Auscultation médiate », couronné par le prix de l'Académie des Sciences. Sa réputation prenant de l'ampleur, il lui fut difficile de refuser ses soins à S.A.R. Madame, duchesse de Berry, et devenir ainsi médecin officiel de la Cour. De lourdes responsabilités de professorat lui incombèrent ensuite du fait d'une chaire de médecine au Collège de France. Les dangers des enseignements cliniques et la rudesse du milieu scientifique ne l'ont pas épargné. Mais il a toujours su parfaitement évaluer la responsabilité de son enseignement et garder, avec une ténacité exemplaire, le souci de son indépendance. Il a soigné des Grands de ce monde et, gratuitement, beaucoup de pauvres dont des soldats bretons bretonnants atteints du typhus. Son but : non la gloire et la fortune, mais le soulagement de la souffrance et, si possible, la guérison.



Le Docteur Laënnec et son stéthoscope



Le Manoir de Kerlouarnec

Ses terres de Kerlouarnec : « Medice, cura te ipsum ! »

Sa santé ne lui laissait guère de répit. Depuis son enfance, il traînait un tempérament chétif qui pouvait inquiéter. Mais la masse de travail dont il se chargeait à Paris lui faisait ; souvent oublier de s'occuper de lui-même. Pourtant vient un temps où le corps n'en peut plus et où il faut faire une pause. Curieusement, ces moments de répit, ces petits bonheurs, se trouvaient à la pointe de la Bretagne, à l'extrémité du Finistère, dans sa Cornouaille chérie, plus précisément à Kerlouarnec, ses terres. Là, il se sentait enfin vivre. Là, il se sentait vraiment chez lui.

Acheté par son grand-père Michel Laënnec, en 1753, le manoir de Kerlouarnec était noble et relevait de la baronnie du Juch. Kerlouarnec appartenait aux Laënnec et non aux Guesdon. Oncle Guillaume était dit « Laënnec de la Renardais » : en breton « renard » se dit « louarn ». D'où « Kerlouarnec ».

Accroché au plateau de Ploaré, protégé des vents du large par de belles forêts, le manoir avait à ses pieds le petit port de Pouldavid, celui de Douarnenez et le magnifique plan d'eau de la baie. Au décès précoce de Michelle, sa mère, son père en eut la gestion. Comme à son habitude, il se désintéressa de Kerlouarnec et laissa le manoir à l'abandon, et ses terres. Les terres de sa mère !

René Théophile avait eu très tôt la volonté de s'occuper de Kerlouarnec et il fallait affronter son père. Mais avec la ténacité qu'on lui connaît, il finit par obtenir l'entière propriété de Kerlouarnec. Et cette histoire d'amour ne cessa qu'à sa mort. Depuis Paris, il venait de temps en temps s'y reposer et, dès qu'il gagnait un peu d'argent, il en profitait pour procéder aux réparations d'urgence : mettre hors d'eau, rendre les dépendances utilisables, restaurer la ferme. Simple longère, cette petite bâtisse avait été achetée pour servir de pavillon de chasse ou pour de brèves vacances dans



La propriété de Kerlouarnec

la nature. Pourtant, René Théophile désirait venir y vivre définitivement et cela lui procurait l'occasion de concevoir une multitude de projets qui lui insufflaient une nouvelle vitalité : donner à la bâtisse une noblesse, une classe qu'elle n'avait pas jusqu'alors.

Pour ce faire, il la rehaussa d'un étage et fit construire une tourelle dans laquelle il installa l'escalier d'accès. Effectivement, cela donna immédiatement une plus fière allure au bâtiment. Il ne cessa de l'embellir, de modifier les jardins, de planter des arbres, d'ouvrir des chemins. Il notait tout sur de grands cahiers, avec autant de précision que lors de ses travaux scientifiques. Il ne manquait jamais d'idées et avait même prévu, dans ses moments les plus optimistes, de construire, sur le haut de sa forêt, une tour plus élevée d'où il pourrait voir la mer.

Jamais il n'était aussi heureux que lorsqu'il arpentait ses bois, vers le bourg de Kerlaz, avec ses chiens de chasse, Kiss et Moustache. Alors il rentrait fourbu mais apaisé.

A SUIVRE...